

par le cœur plus que par l'esprit. Alors il leur donne tout son cœur. Leur joie est sa joie ; et sa tristesse, leur tristesse qu'il guette sans cesse et disperse, sitôt perçue. Je sais un de ces Frères qui jamais ne prend de vacances pour ne les point quitter : « Ils seraient trop malheureux, dit-il simplement, si je n'étais pas là. » Car je ne dois pas, je le sais, m'abuser sur leur gaité dont j'ai été le témoin ; elle est sincère, jaillissante et, grâce au Frère, alimentée tout au long du jour, mais sans cesse menacée. Les plus profonds, les plus doués, tel Bernard, connaissent, en certaines introspections douloureuses, de véritables révoltes. « J'ai souvent, écrit l'un d'eux, des moments sombres, des idées noires, des crises d'impatience et de fureur où j'accuse la Providence de n'être pas favorable, Dieu de trop m'éprouver et comme de m'oublier, où je m'en prends à tout, même à souhaiter n'avoir pas été créé, d'être resté dans le néant ou qu'une autre destinée m'eût été octroyée, voire même que la mort m'ait déjà fauché. »

Et cependant ces crises, où tout semble devoir sombrer, sont surmontées avec un succès où il faut voir sans doute l'effet d'une magnifique énergie, mais aussi d'une grande vertu. Celui-là même, dont je viens de citer l'aveu émouvant, se hausse, dans l'ordinaire de sa vie intérieure, jusqu'à cette idée de rédemption de soi-même et des autres par la souffrance, qui est bien le sommet du christianisme, celui du Golgotha. Il ne m'est pas permis de transcrire ici tout ce qui m'a été conté par le Frère F..., dans une conversation intime, la veille de mon départ de l'Institution de Poitiers, tandis que la maison était déjà rentrée dans le grand silence de la nuit. J'en dirai simplement que j'ai entrevu, à travers ses propos, à quelles profondeurs admirables atteint, avec sa simplicité coutumière, l'esprit de Saint-Gabriel en son œuvre des sourds-muets et des sourds-muets-aveugles. Il en a fait le plus beau témoignage qui soit de l'existence de l'âme immortelle.

De l'âme, non « en prison », comme il a été dit, mais délivrée.

II

UN PENSIONNAT RÉGIONAL :
A SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE

Bien que l'objectif spécial des Frères de l'Institut de Saint-Gabriel soit de s'occuper des enfants du peuple dans les écoles primaires, ils n'en doivent pas moins se dévouer, aux termes des constitutions, à l'éducation et à l'instruction chrétiennes de la jeunesse en général. A cette tâche, ils n'ont pas failli. Sans parler de leur effort scolaire à l'étranger, ils dirigent actuellement en France dix-sept établissements, d'importance inégale, où leur enseignement dépasse largement la zone du primaire pour atteindre et englober le secondaire moderne.

Ils en comptaient bien davantage avant la loi de proscription de 1903 parmi lesquels, notamment à Lille, à Nogent-sur-Marne et dans le Midi, des pensionnats florissants. Et si, actuellement, sur dix-sept pensionnats ou externats qu'ils ont en France, dix affectent les seules régions de Bretagne et Vendée, cette forte proportion est due à la ferme attitude de la Maison-Mère, sise à Saint-Laurent-sur-Sèvre, au cœur de la Vendée mili-

taire et qui, en sauvant son propre pensionnat, sauva du même coup les maisons des pays de Sèvre et de Loire, avec celles de Bretagne. La région du Nord conserve deux établissements, le Centre quatre, la région parisienne un.

Voilà pour la répartition géographique. Dans l'ordre des études, ces collèges sont, dans l'ensemble, de primaire et primaire supérieur. En cinq d'entre eux, est professé l'enseignement technique qui leur donne rang d'écoles professionnelles. Un autre est voué à l'enseignement agricole : la notoire école d'agriculture de la Mothe-Achard. Enfin, il en est trois — mais ce chiffre sera très prochainement dépassé — qui comportent l'enseignement secondaire moderne : celui de la Mothe-Achard à l'usage des scolastiques de l'Institut, celui de Saint-Laurent-sur-Sèvre, enfin celui de Bagneux-sur-Seine.

J'ai visité avec ravissement le collège de Bagneux. C'est un fier bâtiment, battant neuf, qui chante au soleil de tous ses murs de briques roses où s'ouvrent de haut en bas de larges baies vitrées. Sa situation corrige ce qu'a d'exagérément standardisé et géométrique l'architecture moderne. Il se dresse sur le bord d'un plateau, d'où la vue s'élanche, enchantée, au long des sinuosités bleutées de la vallée de Chevreuse; par larges plans, des collines composent, associées au ciel lumineux et léger, un des plus beaux paysages de l'Île-de-France. Celles du premier plan sont coiffées de ces villas de Fontenay-aux-Roses, à demi dissimulées par les arbres, qui abritent ce type de bonheur paisible et un peu engourdi, parmi les potagers et les lilas, où se complaisent les Français moyens, atteints par la soixantaine. Le collège est flanqué d'un beau parc et d'un château qui sont la propriété de campagne des archevêques de Paris. Il est d'ailleurs bâti sur cette propriété même; il est diocésain, né d'une heureuse pensée du cardinal Suhard qui a voulu un pensionnat d'enseignement secondaire pour cette banlieue parisienne et des Frères de Saint-Gabriel pour le diriger. Ainsi s'est constitué un

des collèges les plus florissants de l'Institut : il compte 250 élèves et ainsi fait son plein. Pensionnat, demi-pensionnat et externat, il prépare au certificat d'études primaires, au brevet et au baccalauréat. J'ai vu s'ébattre les élèves en récréation. Comme ils diffèrent des petits gars de Vendée et des pays de Loire tels que je les ai surpris dans leurs jeux à Saint-Laurent-sur-Sèvre ! Intelligent et vif, le jeune Parisien est aussi très frondeur, indiscipliné, et peu prodigue des « marques extérieures du respect », à l'inverse des petits Vendéens, formés, par une forte tradition familiale, au sens de l'autorité et de la hiérarchie des valeurs. Cependant, dans l'ensemble, les professeurs, venus des pays d'Ouest, se sont acclimatés. Ils s'accommodent à leur petit peuple, sympathique et turbulent.

Mais, c'est au pensionnat de Saint-Laurent-sur-Sèvre que j'entends chercher la caractéristique de la pédagogie des Frères. Il m'a été donné de l'observer de près pendant plus de quinze mois, et l'on ne parle justement que de ce qu'on connaît le mieux. J'ai bien d'autres raisons, d'ailleurs, de le détacher de la série. N'est-il pas lié aux origines du stade autonome de l'Institut, étant né sous le Frère Augustin ? N'est-il pas le plus important de Saint-Gabriel et, d'ailleurs, un des plus importants de tout l'enseignement libre, avec ses huit cent soixante internes ? Enfin, j'allais dire : surtout, ne réalise-t-il pas le type du pensionnat, recevant de la région même, si profondément caractérisée, ses traits majeurs, et se prolongeant dans la vie régionale, bien au delà du temps de scolarité ? A mon sens, les Frères de Saint-Gabriel ont réalisé là une expérience pédagogique vraiment originale, et riche en perspectives d'avenir comme en résultats acquis.

L'ambiance y joue un des grands premiers rôles. Qui a vécu quelque temps à Saint-Laurent-sur-Sèvre le comprend sans peine. Il y faut, à vrai dire, quelque ascétisme, un certain détachement des valeurs mondaines et le sens des fins dernières. Saint-Laurent est un bourg tout en coulée sur un des coteaux qui bordent la Sèvre

nantaise, à peu près au centre d'une région signifiée au nord par Cholet, au sud par Les Herbiers, à l'ouest par Mortagne, à l'est par Châtillon. Le bourg serait de la plus médiocre importance, s'il n'était — phénomène unique en France — du moins en un lieu si modeste — le siège des Maisons-Mères de trois puissantes congrégations. Leurs domaines respectifs enserrent de leurs bâtisses, de leurs jardins, de leurs prés, de tous leurs hectares pressés, les maisons particulières, aux jardins exigus, qui mènent une vie anémiée et discrète à l'ombre de ces féodalités ecclésiastiques. Sur les 2.000 habitants de Saint-Laurent, 800 sont des religieux et des religieuses. La paroisse elle-même n'échappe pas à l'emprise, le curé et le vicaire y étant traditionnellement des missionnaires de la Compagnie de Marie. L'église paroissiale a des proportions de basilique et elle est en effet un monument de portée universelle puisque le grand apôtre de l'Ouest, Grignon de Montfort, y repose sous la dalle de son tombeau. Bien que ce lieu soit de pèlerinage et appelé à le devenir de plus en plus, il ne s'y trouve et ne pourra jamais s'y trouver quelque chose qui ressemble aux caravansérails et déploiements de pieuses boutiques dont Lisieux ou Lourdes sont encombrés. Où donc pourraient jeter leur dévolu les entrepreneurs de ces kermesses permanentes sans se heurter à quelqu'une des possessions territoriales des Filles de la Sagesse, des Frères de Saint-Gabriel ou des Pères de la Compagnie de Marie ? Rien donc ne vient altérer l'austérité du lieu. C'est la Ville sainte de la Vendée. Je ne la prétends point soustraite aux entreprises des sept péchés capitaux, mais la foi robuste des habitants, leur assistance massive aux offices, leur vie sacramentelle intense, jointes à la présence muette d'un millier de religieux, et d'un millier d'enfants internes lui donnent un cachet unique. Des clochers pointent de toutes parts vers le ciel et égrenent, sur les maisons, humblement tassées dans l'humilité de leur condition séculière, leurs sonneries joyeuses ou mélancoliques. Il semble que la vie des laïcs s'accorde in-

tinctivement au rythme de la vie monacale. Nul jour de fête ici qui ne soit répercussion ou de la vie liturgique ou d'une cérémonie conventuelle — prise d'habit, profession à la Sagesse, par exemple — ou d'une « sortie », d'une représentation théâtrale à Saint-Gabriel. Ainsi les élèves du pensionnat ne voient-ils rien qui ne soit le concentré de la Vendée traditionnelle, dont ils ont déjà recueilli en leurs foyers les images, plus dispersées, mais à peine moins austères. Il n'est à peu près rien, dans la vie extérieure du bourg, dont les éducateurs de Saint-Gabriel aient à défendre leurs enfants, et il s'y trouve tout ce qui les peut maintenir dans la tradition familiale.

Il est dans la destinée de Saint-Laurent-sur-Sèvre d'être immuable. De fait, le bourg était tel quand l'essai des Frères enseignants, conduits par le Frère Augustin, s'installa à la maison Supiot. Or le pensionnat naquit peu de mois après cette installation : on prit d'abord un enfant, payant pension pour suivre les leçons de l'école primaire de Saint-Laurent, puis deux. La question d'un pensionnat en règle était posée. « Faut-il aller de l'avant ? » demanda le Frère Augustin au P. Deshayes. Et celui-ci, toujours entreprenant, de répondre : « Continuez. » Le Frère Augustin se donna la charge de directeur titulaire qu'il garda jusqu'à la fin de son généralat en 1852. Mais il était pris par trop de tâches à la fois ; le directeur effectif fut le Frère Michel, une belle figure d'éducateur à l'autorité ferme et au grand cœur. Le Frère Abel, le Frère François-Marie, le Frère Ildefonse se distribuèrent l'enseignement qui correspond à peu près au brevet simple d'aujourd'hui. Le Frère Siméon, alors premier assistant, est chargé des exercices de piété ; sa bonté, sa sainteté rayonnent ; son âme candide et charmante, emplie d'une dévotion tendre à l'Immaculée, est comme une cassolette, d'où s'échappe un encens perpétuel ; le pensionnat en est tout embaumé. Belle équipe qui donna dès le début à Saint-Gabriel son trait essentiel

qui est d'être une vraie famille, de piété solide et limpide, et dont les rapports sont empreints de franchise et de simplicité. La Vierge sourit aux enfants. Depuis le 8 décembre 1842, elle est officiellement la patronne de la maison.

Quand, en 1852, le Frère Michel prend la direction officielle du pensionnat, celui-ci compte 187 pensionnaires. En 1860, il en abrite 220, tous fils de paysans, de commerçants, d'artisans. L'enseignement s'adapte au milieu, tendant à faire de ces enfants, plus tard, une élite dans leurs bourgs, dans leur profession. Dessin, tenue des livres, géométrie, sont introduits au programme ; ainsi l'on pense au métier. Mais aussi on ajoute, aux humbles matières du début, de la littérature, de la philosophie, l'histoire de la Grèce et de Rome. Le souci de la culture générale se manifeste par là. Un cours supérieur est constitué qui correspond assez bien à notre brevet supérieur. D'année en année, des terrains sont achetés, les bâtiments s'agrandissent, de nouvelles constructions s'élèvent. La réputation du pensionnat s'accroît dans toute la région. Les anciens commencent à former un peu partout, en Vendée, de solides cohortes d'amitiés. L'esprit des élèves est parfait. Quant aux Frères professeurs, ce sont d'excellents religieux, fermés au bruit du dehors, tout à leur affaire qui est le collège et les enfants. Ils forment par ailleurs un corps de pédagogues éprouvés, haussant sans cesse leur équipement intellectuel, très modeste au début ; plusieurs d'entre eux, pour remédier à la rareté des manuels, composèrent toute une collection de classiques, adaptés au mode d'enseignement de la maison.

Et voici qu'en 1868, le Frère Hormisdas prend la direction du pensionnat qu'il gardera jusqu'en 1880. C'est, dans une galerie où nul ne démérite, un des directeurs dont Saint-Gabriel garde le plus jalousement le souvenir. Un ancien élève disait que, à Saint-Gabriel, le rôle du Père de famille est dévolu au Frère directeur. Nul n'a davantage confirmé cette définition que le Frère Hormisdas, à condition d'entendre la fonc-

tion du Père de famille dans un sens malheureusement caduc aujourd'hui ou à peu près. Cet Angevin du nord de la Loire en avait l'autorité ferme et indiscutée, la tendresse qui se manifeste dans toute la mesure, et dans la mesure seulement, où l'autorité n'en pâtit pas. Comme professeur, il s'était déjà signalé, douze années durant, par sa valeur pédagogique. Lettré qui nuancait ses jugements de façon charmante et avait l'esprit de finesse, il était de ceux dont les gens disent avec admiration : « Il cause bien. » Il causait même abondamment et il lui arrivait au réfectoire d'arrêter d'un coup de clochette la lecture pour ponctuer le texte d'un opportun et savoureux commentaire. La note dominante de son règne aura été de répondre à merveille à l'impulsion vigoureuse du Frère Eugène-Marie, alors supérieur général, touchant l'extension et l'approfondissement des études. Il décida qu'on affronterait les examens du brevet ; il organisa des laboratoires de physique, il poussa vivement la culture des Beaux-Arts : chant, piano, musique instrumentale, dessin, aquarelle... Il ne perdait pas, pour autant, le sens de l'avenir professionnel des enfants, car c'était une intelligence complète et bien équilibrée. C'est de lui que datent ces leçons d'arpentage qui ouvriront à un nombre croissant d'élèves la carrière d'expert-géomètre. Les classes se passionnaient pour la théorie et la pratique de l'arpentage et rivalisaient d'émulation. Le Frère Hormisdas était un animateur puissant de l'espèce méthodique. L'impulsion qu'il donnait procédait de l'expérience et de la réflexion et il réglait soigneusement le mouvement qu'il avait déclenché. L'homme apparaît tel dans un portrait que j'ai sous les yeux : grand sans raideur, un visage aux traits énergiques mais que l'on sent prêt à se détendre pour le sourire de la bonté, des yeux pleins d'intelligence, au regard direct et scrutateur. Enfin, un chef et le plus bienfaisant des chefs. Le rayonnement de sa personnalité accroît celui de l'Institution. Le nombre des élèves monte en flèche : 380 maintenant. Les fêtes de la distribution des prix ras-

semblent jusqu'à quatre et six mille spectateurs venus du dehors. Tout cela est le fait, non du seul Frère Hormisdas, mais d'une formation déjà solidement traditionnelle, jamais pourtant en retard sur son temps, le précédant parfois, progressant toujours et dont le Frère Hormisdas a exprimé un des plus heureux sommets.

Il appartenait au Frère Apollinaire, qui devint directeur en 1890, après dix-sept ans de professorat, de pousser aux examens du baccalauréat où de brillants succès furent obtenus. Il ne devait occuper ce poste que trois ans, mais son passage marqua fortement, comme en tous les postes d'importance qu'il occupa. D'intelligence vive, pénétrante et joyeuse, qu'exprimait, à travers les paupières plissées, un regard cordial et rieur, c'est un être de franchise, de compréhension, d'intuition, de bonne humeur dont l'aura est au plus haut point tonique. Une de ses initiatives mémorables a été la fondation de l'académie Saint-Louis de Gonzague, cercle littéraire qui rassemblera les meilleurs élèves. La fête académique annuelle deviendra un des rassemblements de choix à Saint-Gabriel.

Le Frère Apollinaire était un Auvergnat de la plus profonde Auvergne. Ainsi du Frère Hermogène qui lui succéda. Il s'adapta lui aussi à ce milieu, si caractéristique des pays d'Ouest, avec un tel bonheur qu'il fut un des plus Vendéens des directeurs, et que nul n'a été plus avant que lui dans la compréhension et l'amour de la Vendée. C'est un des honneurs de ce pays d'avoir conservé ce qui fait le prix de la vie si fidèlement que tout homme attaché à la foi catholique et aux « grandes mœurs », s'il aime par surcroît la terre et les terriens, pousse aussitôt en Vendée de profondes racines. C'était déjà le cas du Frère Apollinaire; ce le fut plus encore du Frère Hermogène, en ce sens que celui-ci sublimait de poésie et d'enthousiaste ferveur tout ce qu'il touchait. Le Frère Hermogène était un poète et qui faisait des vers. L'on a de tout temps écrit beaucoup de vers à Saint-Gabriel et l'on con-

tinue d'en écrire beaucoup. C'est une inclination déplorable, si on n'y a point de talent. Le Frère Hermogène, bien que d'un métier un peu hâtif, n'en était pas dépourvu... Mais la poésie était plutôt en lui que sur ses papiers. Elle lui était comme une grâce intime et toute personnelle par quoi sa vision du monde était constamment frémissante et dorée, l'essor même de son âme, fraîche et impétueuse comme une source; la poésie, c'était son âme ailée. La formation de ce lettré ne se distinguait point par la méthode; elle suivait plutôt les mouvances d'une imagination qu'enchantaient toutes les formes du beau. Ses études, à Lille, sous la direction des Pères Jésuites, n'en furent pas moins sérieuses. En 1881, il rencontra le Père Delaporte. On dit que ce fut une bonne fortune. Je n'en disconviens pas, bien que vouant à l'œuvre poétique du Père Delaporte une phobie tenace et fort ancienne. Du moins, le Père Delaporte était-il un authentique humaniste, qui connaissait ses lettres et savait en communiquer le culte amoureux. De quoi le Frère Hermogène a bénéficié. Mais surtout, il a découvert au pensionnat le plus beau clavier qui soit pour des mains de poète épris des beautés divines, puisque chaque touche en est une âme d'enfant. Pendant dix ans, le pensionnat, dans ses études comme dans ses jeux, va vivre des heures d'enchantement.

Prenons garde qu'un rêveur de la qualité du Frère Hermogène ne déforme pas la vie, mais la transpose sur le plan de réalités supérieures qui ne s'ouvrent pas au cheminement commun des hommes. Les fêtes religieuses du pensionnat sont rehaussées par une figuration splendide, une ornementation symbolique. L'été, en de longues processions à travers le parc, les torches illuminent la nuit. Les grandes figures de l'histoire de France deviennent pour les enfants autant d'idéaux vainqueurs, de patrons tutélaires. Ils s'éprouvent des croisés qui continuent la geste chrétienne et française. Saint Louis occupe la douceur de l'aube et Jeanne d'Arc surgit de la splendeur du couchant. Les jeux ? C'est la

« petite guerre » que le Frère Hermogène n'a pas créée, mais développée. Deux camps : les « Croix », les « Lys » qui s'affrontent en des combats épiques et savamment organisés auxquels doivent sourire les ombres de Lescur et de Bonchamp. Les promenades ? Le Frère Hermogène les transforme en randonnées où l'Histoire associe ses fastes aux incantations des saisons. Les enfants se rendront, tel jour, aux ruines du château natal de La Rochejacquelein, et y joueront une pièce où le héros très pur revit par les soins du Frère Hermogène. Le pensionnat, devenu officiellement, en 1896, établissement d'enseignement secondaire, a sa revue : *L'Echo de Saint-Gabriel*. Une salle de théâtre, une des plus belles et vastes que j'aie jamais vues en un collège, accueille désormais les solennités littéraires dont la vogue s'accroît. L'effort créateur du Frère Hermogène tend à garder les élèves de Saint-Gabriel à leur terre natale, à les enraciner dans leur province dont ils doivent constituer l'élite. C'est dans cet esprit qu'il stimule l'enseignement traditionnel, qu'il crée les cours d'agriculture. C'est sous cet angle surtout qu'il convient de considérer sa fondation magistrale : l'Amicale des Anciens Elèves. Son idée, c'est que la vie ne doit pas séparer les anciens de ce milieu où a été formée leur jeunesse. Une vaste association doit les souder les uns aux autres et tous à Saint-Gabriel. Le comité d'organisation fut vite sur pied. Le 13 février 1896, se tenait à Saint-Gabriel la première assemblée, le 25 mai la grande réunion où deux cents anciens élèves fraternisèrent dans l'enthousiasme. Aujourd'hui, ils sont trois mille quatre cents. C'est une des plus puissantes sociétés de ce genre existant en France. A la voix du Frère Hermogène, les pierres elles-mêmes se fussent mises en mouvement.

Il va de soi que ce poète, qui accordait le chant perpétuel de son âme aux trilles éperdus de l'alouette, était un administrateur médiocre. Peu l'intéressait ce qui n'était pas de plein ciel. Mais d'autres accomplissaient discrètement à ses côtés la nécessaire besogne pratique pour laquelle il n'était point fait. Son physi-

que suffisait à avertir que la comptabilité n'avait pas barre sur lui. Le regard enthousiaste et lointain semblait toujours suivre l'envol du cygne dans un ciel de légende. Mais voilà précisément qui souligne l'intelligente politique des supérieurs majeurs gabriélites dans l'utilisation des hommes. Ils constataient que le Frère Hermogène dotait Saint-Gabriel d'une atmosphère morale unique où les âmes grandissaient, s'enflammaient et ils tenaient cela pour un bienfait qui surpassait tous les tours de force administratifs. Au reste, les puissances de rêve qui habitaient le Frère Hermogène aboutissaient à des réalisations fécondes, à des résultats positifs d'envergure. Aussi fallut-il la pression brutale de la persécution, en 1903, pour le chasser de son poste et lui faire gagner le pays du Cid.

La nomination par Mgr Cateau, évêque de Luçon, d'un supérieur diocésain, ayant sauvé le pensionnat, deux cents élèves se présentèrent à la rentrée qui suivit la grande dispersion. Il y en eut le même nombre en 1914, quand le tocsin de la mobilisation eut ébranlé les clochers. Mais cette fois, il avait été imposé par la direction du pensionnat, en raison du départ de nombreux professeurs. La rentrée de 1919 amena quatre cents élèves. En l'année où j'écris, ce chiffre est plus que doublé, et faute de place, que de demandes restent insatisfaites ! Le pensionnat est aujourd'hui toute une cité où vivent professeurs, Frères d'emploi, élèves, personnel divers — plus d'un millier de personnes. L'esprit de Saint-Gabriel le féconde.

Cet esprit, quel est-il au juste ? Une vue cavalière de l'histoire du pensionnat m'en livre quelques éléments, surtout si je les confronte avec certaines impressions, rapides et profondes à la fois, qui m'ont assailli dès mon premier contact avec ce milieu. Ces enfants, quand je les voyais passer, partant pour la promenade ou se rendant aux classes, m'ont frappé dès l'abord par leur sérieux, leur discipline, ou, les rencontrant dans la maison, soit individuellement, soit en petits groupes, par leur politesse, par ce respect qu'ils ont pour les

valeurs de la hiérarchie, de l'âge, de l'autorité, par la franchise et l'honnêteté de leur regard. Comme tous les élèves de tous les collèges du monde, ils sont, en récréation, joyeux, ardents, tout à leurs jeux, mais, jusqu'en cette détente sans contrainte, persiste en eux une tenue où un certain ordre intérieur, fruit de l'éducation, se révèle. En maintes circonstances, où je le pouvais faire sans qu'ils me remarquassent, je les ai dévisagés un par un. Je n'ai jamais surpris, comme en d'autres collèges, où elles sont monnaie courante, telles allures obliques, telles expressions sournoises, telles moqueries équivoques par quoi le mauvais esprit se manifeste et aussi le besoin de s'évader d'une discipline, sinon détestée, du moins subie ! Ici la discipline est visiblement consentie. L'impression d'ensemble est d'une vaste famille où les professeurs font figure de grands frères respectés. Cela, et bien d'autres traits, m'entraînaient à pénétrer dans l'âme de la maison, dans ses méthodes pédagogiques, bref en tout ce qui doit rendre compte d'un résultat si complet et si éclatant. Pour en avoir l'esprit informé et le cœur net, je sais où aller. Qui donc me pourrait mieux renseigner que le Frère G.-M...

La chambre où il travaille est une vaste pièce oblonge aux murs chargés de livres. Une table démesurée dévore toute la pièce. Dans un coin, un petit lit de fer semble un meuble inutile et méprisé. A peine entré, je reçois l'accueil d'un sourire cordial et spontané. Petit, vif, carré, le cheveu en brosse, le Frère G.-M... dénonce aussitôt une extraordinaire vitalité intérieure. Le regard des yeux noirs, mobile et direct à la fois, amical et curieux, reflète dès la première question, le passage rapide des idées, des sentiments, des impressions, dans un cerveau en magnifique effervescence. C'est un intellectuel que la vie des idées passionne, et qui a passé par plusieurs disciplines ; les mathématiques, la philosophie, la littérature. Il les a successivement enseignées. Actuellement, il est sous-directeur du pensionnat et professe la première-lettres. A Saint-Gabriel, on ne

classe pas rigoureusement, sous des titres déterminés, les fonctions. On n'y connaît ni préfet de discipline, ni préfet des études. Un directeur, un sous-directeur, des professeurs, c'est tout. Le Frère G.-M... a pratiquement, je crois, pour attributions tout ce qu'il lui est possible de faire. Que ne fait-il pas, en effet ? Les solennités littéraires, théâtrales sont de son rayon. Tandis qu'il s'affaire parmi les tréteaux des coulisses, ou qu'il va d'une cour à l'autre, se composent en lui des cantates, des chants héroïques, des complaintes qui, mis en musique par l'excellent compositeur qu'est le Frère Jean-Sébastien, feront frémir d'aise la salle des fêtes. C'est chose frappante chez lui que l'harmonieuse alliance du lyrisme intérieur et d'un sens très sûr des réalités. Quoi encore ? Il dirige l'académie, réunit les jeunes professeurs en des conférences pédagogiques où l'on suit de très près toutes les publications spécialisées et l'évolution des études scolaires en France. Bref, sa chambre, c'est un laboratoire en continuelle fermentation. Tout autre que lui serait la pitoyable victime d'une pareille surabondance, mais son esprit clair et méthodique ne se laisse pas submerger : il excelle au désemmèlement des idées, la plus pénible, à mon avis, des opérations intellectuelles, la plus nécessaire dans le cas du Frère G.-M... J'ai tenu ferme sous l'avalanche ; elle passe ; elle est passée. Et maintenant, je puis trier ces trésors.

La dominante de Saint-Gabriel, c'est d'être un apostolat pédagogique de l'école, très conscient en tant que tel et avec tout ce que ce mot d'apostolat comporte de dynamique et de conquérant. Il y a toujours eu une idée batailleuse autour de l'enfant parce que c'est sur lui que la partie suprême d'une nation se joue. Montfort, qui l'a si bien comprise, a passé la consigne à ses fils. Il voulait que les écoles fussent, comme le désirait Bourdoise, « des pépinières de l'Eglise ». Il les tenait pour des « postes avancées du christianisme ». C'est aujourd'hui deux fois vrai. Le vieux Clemenceau disait : « La guerre n'est plus dans les chemins creux, elle est

à l'école. » Les Frères de Saint-Gabriel ne rusent pas avec cette réalité pathétique : ils vont droit devant eux, à la vendéenne, vers un but franchement avoué : la conquête des esprits et des âmes par l'éducation de la jeunesse. Ils ont voulu et réalisé ici l'école institutionnellement chrétienne. Un des résultats typiques de leur action, c'est qu'il est actuellement dans la Vendée militaire, trois cents maîtres d'école qui sont d'anciens élèves de Saint-Gabriel.

Cette action de conquête est si efficace parce que Saint-Gabriel est une institution essentiellement régionale. C'est le pensionnat de la Vendée militaire. Tous les maîtres en sont, sauf quelques unités de Bretagne bretonnante. Quant aux élèves, ils sont, pour un tiers, de la Vendée départementale, pour un quart de Maine-et-Loire, pour un cinquième des Deux-Sèvres, pour un dixième de la Loire-Inférieure, pour un dixième d'autres départements, ce qui donne à la seule *Vendée militaire* 87 % de l'effectif total¹. Le pensionnat est né spontanément, on l'a vu, d'un besoin du pays. Au temps du Frère Augustin, ce n'est pas Saint-Gabriel qui a fait appel à la clientèle, ce sont les élèves qui y sont venus et l'ont occupé, constituant, avant toute décision officielle, un pensionnat de fait. En somme, le peuple vendéen a exigé des maîtres d'école et les a mis à la tête de ses enfants, comme, en 1793, les paysans soulevés ont forcé les hobereaux à être leurs chefs. Le pensionnat est resté longtemps très pauvre, à l'image de la terre et des terriens d'alors. Les premières années, professeurs et élèves couchaient dans les galetas. Une foi ardente tenait lieu de tout. On suivait la Providence pas à pas. En 1914 encore, la pension ne coûtait

1. La Vendée militaire, qui forme une région morale d'une parfaite homogénéité, déborde largement la Vendée départementale, très artificiellement tracée. Elle englobe les « pays » de Retz, du Marais, du Bocage, du Loroux, de la Plaine, de la Gâtine et des Mauges, donc une partie de la Loire-Inférieure, des Deux-Sèvres et du Maine-et-Loire, en sus de la Vendée départementale. Sa limite est, au nord-est la Loire, à l'est le Thouet, au sud une ligne idéale passant par Fontenay-le-Comte et Luçon, à l'ouest l'océan.

tait pas plus de 500 francs par an. Le progrès matériel de l'école a suivi exactement la courbe ascendante de la prospérité agricole. L'épopée vendéenne de 1793 a de tout temps puissamment animé l'esprit de la maison. Quoi d'étonnant ? Les premiers maîtres n'ont-ils pas été élevés sur les genoux de « ceux de 93 » ? Nombre de leurs parents ne furent-ils pas massacrés sous leurs yeux ? Au reste, pour que l'histoire sacrée ne s'estompe pas avec le temps, dans les jeunes mémoires, on en entretient avec ferveur le souvenir. Le Frère Hermogène, on l'a vu, était passé maître en la matière. Les promenades avaient souvent pour objectifs les hauts lieux des guerres de Vendée ; celles-ci étaient évoquées sur place, d'une évocation non scientifique mais lyrique. En route, on disait le chapelet, comme faisaient, dans leurs marches et contremarches, les gars de Lescure et de Cathelineau. En l'année 1944, le Frère G.-M... lui-même n'a-t-il pas fait de la grande solennité littéraire de l'Académie une journée à la gloire de la Vendée, dont je fus le témoin très ému ? La cantate qu'il composa à cette occasion sur une musique du Frère Jean-Sébastien et dont, de tous leurs poumons, de toute leur âme, huit cents enfants reprenaient le refrain, prolonge en moi ses échos fervents.

*Nobles aïeux, chevaliers en sabots,
De l'honneur du bon Dieu vivantes citadelles...*

Sur la scène, un acte émouvant ressuscita l'héroïque et simple départ de Cathelineau pour la croisade des temps modernes. Un tableau vivant, d'une émouvante valeur de symbole, rassembla autour de la Croix les « chevaliers en sabots ». Mais le plus beau, c'était l'assistance, cette jeunesse pressée qui emplissait la vaste salle et les tribunes, figée dans l'admiration, dans l'attention émerveillée, formant un seul bloc de fidélité ou se déchaînant soudain en applaudissements frénétiques. Un puissant sentiment collectif héréditaire était éveillé et porté au comble. Il y entraînait de la fierté :

n'étaient-ils pas tous de jeunes gars des Mauges ou du Bocage, du Loroux ou du pays de Retz, de la Gâtine ou du Marais ? Jamais je n'oublierai, dans ces jeunes faces, graves et tendues, ce regard intense où se reflétait la geste des aïeux. Jamais je n'ai éprouvé, comme en ces heures supérieurement orchestrées et imagées, quels étonnants animateurs d'âmes sont les Frères de Saint-Gabriel, et le caractère exaltant, ennoblissant de leur éducation. La vie de ces jeunes, elle ne pourra plus être comme si cette journée n'avait pas été¹.

C'est ainsi que les Frères fournissent à la région ses cadres. En somme, ils forment, sur le terrain des luttes pacifiques, des capitaines de paroisse. Presque tous les postes importants de la Vendée militaire sont occupés par leurs anciens élèves. Paysans, commerçants, industriels grands et petits, artisans², ils tiennent les principaux carrefours, les centres d'influence. Pour le rayonnement de leurs principes et de leur esprit, les Frères ont beaucoup fait en introduisant dans leur programme les cours d'arpentage. Les experts-géomètres dont j'ai dit qu'ils sortaient nombreux de Saint-Gabriel, sont les conseils naturels, très consultés, très écoutés, du monde agricole qui ne peut se passer d'eux.

Les anciens, c'est la famille gabriéliste qui a essaimé et fondé des foyers dans la bonne terre natale : leurs enfants seront, de même, élevés à Saint-Gabriel, et il en va ainsi, de génération en génération. La famille est un mot qui, en Vendée, prend un sens extraordinairement plein. Expression fidèle de la région, Saint-Gabriel l'est encore par cet esprit familial qui imprègne les relations de maître à élève. Il n'y a pas de surveillant : le professeur lui-même en remplit les fonctions. A toute heure du jour et de la nuit, sa vie est fondue dans celle de

1. Nulle politique en tout cela. Les Frères de Saint-Gabriel savent que l'épopée vendéenne fut une épopée de la Foi. Pas un historien sérieux n'y contredit.

2. Sauf très rares exceptions, la noblesse de la région n'envoie pas ses enfants à Saint-Gabriel. Elle tient à ce qu'ils fassent leurs Humanités. Or le latin est exclu de l'enseignement de Saint-Gabriel qui est celui du secondaire moderne.

l'élève. Il n'a pas de chambre, couchant toujours dans les dortoirs ; il prend ses repas à la table des élèves. Celui avec lequel les enfants jouent ou vont à la promenade est celui-là même qui leur fait la classe. L'effet heureux de cette disposition — dont aucun collègue, je crois, n'offre l'équivalent — est de neutraliser cette hostilité latente contre le maître qui est, dans les pensionnats en général, l'instinct collectif normal et qui rend l'esprit de famille impossible... L'écueil serait la familiarité. Le Frère G.-M... ne me conteste pas qu'elle existe, mais m'assure qu'elle est de bon aloi. Je le crois sans peine, l'ayant vue en action. C'est que la discipline générale n'en est pas moins exigeante : dans les familles du pays, on dit couramment à l'enfant qui n'est pas sage : « Je vais t'envoyer à Saint-Gabriel. » L'obéissance respectueuse est obtenue, c'est un fait ; c'en est un autre que le respect des enfants pour leurs maîtres va, plus qu'à l'autorité dont ils sont revêtus, au dévouement qu'ils ont pour eux. Il reste que le système serait dangereux à appliquer en dehors d'une tradition longue et éprouvée. Un élève, venant d'un autre collège à Saint-Gabriel, est difficilement assimilable. Une formule aussi hardie n'est viable et bienfaisante que dans une expérience régionale traditionnelle comme celle-ci. Elle n'est enfin applicable que par des religieux qui ont décidé d'aller jusqu'à l'extrême — je dirais, s'il pouvait y avoir excès dans l'amour surnaturel, à l'excès — du dévouement. Pour le professeur gabriéliste, il n'est, en dehors des vacances, et de la prière commune, aucune de ces reprises intérieures où l'esprit se retrouve, se décante, se permet des cheminements lents et reposants, aucune de ces concentrations dans la méditation solitaire qui sont un besoin de l'âme, aucune détente où il soit seul à seul avec lui-même. Hors quatre ou cinq heures de liberté par jour, il appartient à l'enfant inexorablement.

Tout cela indique suffisamment qu'un des grands principes gabriélistes est celui de l'équipe. L'individualisme est ici en horreur. On n'y entend pas critiquer un maî-

tre par un autre maître. Une unité profonde de convictions, de méthodes, d'idéal, les soude les uns aux autres. Pas de francs-tireurs : partout joue la loi de l'équipe; une ligne de conduite une fois convenue, arrêtée, doit être suivie par tous. Et voilà qui est bien montfortain. Partout où il allait, Montfort constituait, avec des êtres d'élite — Amis de la Croix, Vierges... — des élites et lui-même faisait équipe missionnaire avec les premiers Frères... Parallèlement, la plus grande importance est donnée, côté élèves, à l'ambiance, au facteur collectif; on joue ensemble, on travaille ensemble, on prie ensemble, par masses (l'expression se justifie pour un collège de huit cents élèves). On se fait ainsi un esprit commun, une âme commune. Si forte est l'action de l'ambiance qu'elle en devient un des plus actifs facteurs de formation morale. Il arrive qu'un jeune homme en faute demande lui-même qu'on le reprenne, tant il est gêné de détonner par là sur le milieu. Si l'ambiance est si agissante, c'est que l'esprit de famille est grand et la personnalité n'en est pas étouffée; la plus grande liberté est laissée dans l'organisation des jeux, dans les mouvements catholiques spécialisés; l'esprit d'initiative peut s'y développer. Et puis obéir, se plier au coude à coude perpétuel est formateur au premier chef. Enfin, ne pardons jamais de vue que cette jeunesse n'est pas disparate, qu'elle provient d'une même région, qu'elle est animée d'une même conception de la vie. La tradition familiale et régionale introduit l'enfant d'une seule coulée dans la tradition pédagogique de Saint-Gabriel. Ce qui réussit merveilleusement ici échouerait peut-être lamentablement ailleurs.

Des méthodes si originales ne dérivent d'aucune théorie, d'aucune pédagogie préconçue et c'est là encore une originalité. Le pensionnat Saint-Gabriel est le fruit d'un empirisme intelligent. Au long d'un siècle, l'intuition, l'observation, l'expérience ont déterminé et perfectionné peu à peu la substance et la forme de cette pédagogie, qui n'est nulle part codifiée en un manuel quelconque.

Les expériences du dehors n'ont agi que faiblement; jusque vers 1890, Saint-Gabriel, qui vivait en vase clos, ne s'est guère préoccupé de les connaître. L'initiative de l'enseignement technique appartient aux Frères des écoles chrétiennes, mais son introduction à Saint-Gabriel est simplement le fait du recrutement régional et des besoins de la région. Certes, les Frères se tiennent au courant; ils ont tous lus les œuvres pédagogiques importantes de ce temps, ils en sont même très curieux et friands, mais leurs idées sur l'éducation n'en ont pas été changées. Tout au plus ces ouvrages les ont-ils conduits à moderniser telle formule de surface, mais à modifier l'essentiel, jamais. Ils ont pour eux d'avoir supérieurement réussi. Pourquoi s'encombreraient-ils des théories d'à côté? Les problèmes intérieurs, si graves, d'un collège: autorité, discipline, emploi de la douceur ou de la fermeté, ils les ont résolus par la pratique, non par la dissertation. J'entends bien que leur formule régionale et l'esprit des pays d'Ouest les y ont aidés. Il y a là cependant, à mon sens, une indication générale du plus grand prix. Si intéressant que soit un système comme celui de Montessori, par exemple, je me méfie de son caractère théorique si accusé et, à son sujet, d'une telle crue de commentaires pédagogiques. Ici l'adaptation à la vie s'est faite avec aisance par un certain esprit.

Cet esprit est partout ici saisissable. J'ai retrouvé chez les professeurs et chez les élèves, ce que j'ai déjà noté de l'Institut dans son ensemble: simplicité, franchise, loyauté, parler direct et visage ouvert. D'afféterie, de coquetterie, de manières contournées, pas l'ombre. C'est, pour une part, un effet du primat donné au facteur collectif. Loin de fuir le maître, les enfants se le disputent, notamment pour les promenades. Nul formalisme dans la piété, qui est sincère, solide, simple. L'idéal religieux prend même facilement l'allure d'un absolu catégorique, d'une logique intransigeante. Cela tient au pays qui n'est pas celui de Tartufe; on n'y aime pas l'hypocrisie, les vies doubles. Les manifestations so-

lennelles de la vie du collège polarisent les jeunes enthousiasmes et chacun apporte, à les préparer, un zèle débordant. Quant à l'attachement des élèves comme des anciens élèves de Saint-Gabriel, il est proprement inouï et j'en ai vu cent traits impressionnants. Le départ, à la fin de l'année scolaire, de ceux qui ont terminé leurs études est chose émouvante. Dans le beau soir d'été qui s'achève, tandis qu'aux pieds de Notre-Dame de la Sallette, haut-lieu du parc, résonne le cantique à Marie, le cantique du départ, la joie des vacances proches s'ombre pour eux de mélancolie. Et quand les grands lundis de Pentecôte ramènent la foule des anciens, mêlés aux jeunes, cette migration joyeuse draine vers Saint-Gabriel, une autre foule, venue de tous les coins de la Vendée militaire. Si surprenant que cela puisse paraître, certain grand lundi a rassemblé, dans l'immense parc, jusqu'à vingt mille personnes, certain banquet mille quatre cents couverts. Telle est l'intensité du foyer commun.

Et les études ? Je note d'abord que la culture classique latine est absente de Saint-Gabriel. Pas de latin, *a fortiori* de grec. Sur ce point, nous avons quelque peu ferrailé, le Frère G.-M... et moi, à épées mouchetées d'ailleurs. J'incline à croire qu'il surestime la valeur d'un humanisme sans latin. Il pense qu'il peut conduire à des résultats équivalents à ceux d'un humanisme classique. Je lui concède facilement d'ailleurs qu'il sort de Saint-Gabriel de bons humanistes « français », parce que j'ai pu le constater. Au reste, ce n'est pas un parti pris qui a entraîné jusqu'ici l'exclusion du latin. Ce sont les circonstances, le milieu qui en ont décidé, l'empirisme encore une fois. Jusqu'en 1875, la matière était le primaire et le primaire supérieur. Quand on se décida au baccalauréat, on ne voulut pas, jusqu'en 1890, présenter les élèves aux examens. C'était le temps de « La Terre qui meurt », du Vendéen René Bazin. Par un scrupule fort noble, on craignait de détourner les gens de la campagne. En 1890, quand on s'engagea à fond dans la voie du baccalauréat, on

s'arrêta au secondaire moderne. Plusieurs fois, de 1902 à 1940, la question se posa d'aborder le classique. Trois considérations surtout firent conclure à la négative : la région comporte des collèges ecclésiastiques assez nombreux pour ceux qui désirent des humanités classiques ; créer une section classique obligerait à accepter trois cents élèves de plus et Saint-Gabriel est déjà débordé ; et surtout l'on craignit qu'un afflux d'élèves préparant les humanités latines n'altérât l'esprit de Saint-Gabriel et les principes fondamentaux de sa pédagogie. Là, je m'en persuade, a été, de beaucoup, l'argument le plus déterminant. Dans une formation humaniste proprement dite, à l'usage de la clientèle (paysanne, commerçante, de petite bourgeoisie) de Saint-Gabriel, le Frère G.-M... voit quelque chose de contraire à l'esprit de simplicité et de service social, un risque grave de culture *snoob* et je crois bien qu'ainsi il exprime plus ou moins une réaction instinctive de Saint-Gabriel. On redoute de l'humanisme un éloignement du réel, on penserait volontiers que l'humanisme fait oublier l'humanité. Je ne puis ne pas m'insurger là contre. Il est bien vrai que l'humanisme du *xvi^e* siècle était tout gonflé de l'orgueil païen de la vie ; mais l'ivresse de la découverte en est cause. Les trésors de l'antiquité grecque et latine ont joué dans les cerveaux des lettrés le rôle du vin nouveau. Depuis, Dieu merci ! nous avons digéré tout cela ; certes, comme il y a dans l'homme le risque inné du péché, il y a dans l'humanisme le danger constant de dégénérer en mandarinat. Mais nous sommes devenus assez maîtres des richesses de l'antiquité pour les dominer et orienter l'humanisme dans un sens bienfaisant, largement humain. L'humanisme d'un saint François de Sales n'est tout de même pas inhumain. Là-dessus, je suis prêt à discuter avec le Frère G.-M... jusqu'à la fin des temps, si Dieu me prête vie. Cependant, réserve faite, et forte réserve sur le jugement dont il me semble frapper l'humanisme en soi, je me sens d'accord avec lui, et avec l'ensemble des professeurs de Saint-Gabriel sur leurs con-

clusions pratiques. Le programme actuel s'adapte à merveille au recrutement spécial de Saint-Gabriel. Très rares sont les élèves qui visent aux professions libérales; l'immense majorité s'intégrera dans l'agriculture, la petite industrie, l'artisanat et le commerce, qui représentent la quasi-totalité de l'activité régionale¹.

Ce programme de Saint-Gabriel, quel est-il? Il comporte, à partir du certificat d'études, quatre ordres d'enseignement: le primaire supérieur, l'école professionnelle (un an de préparation, trois ans de cours), le cours commercial (trois ans de cours), enfin le secondaire moderne. A ces quatre branches maîtresses s'ajoute un enseignement facultatif qui, lui aussi, s'inspire de la volonté d'équiper l'enfant en vue de son rôle futur dans le cadre régional. La musique est très poussée et c'est une des justes fiertés de Saint-Gabriel que la belle organisation, remarquablement conçue, des locaux qui y sont consacrés. Il y a quatre cliques, une par division. L'enseignement, à la fois théorique et pratique, est donné à près de quatre cents instrumentistes, par trois professeurs. Ces jeunes musiciens seront d'une précieuse ressource aux groupes paroissiaux, et ceux qui ont appris à jouer de l'orgue ou de l'harmonium, aux églises de leurs paroisses. Le cours de dessin comporte deux professeurs pour le dessin industriel, un pour le dessin d'art.

Des ateliers forment des forgerons, des ajusteurs et des tourneurs; d'autres préparent des menuisiers, des charpentiers, des ébénistes; et déjà un atelier de chaussures est ouvert en vue de donner à l'industrie de la chaussure,

1. Je me fais un scrupule d'ajouter que, depuis que ces pages ont été écrites, le Frère G. M... m'a précisé que, dans sa pensée et celle de ses confrères, sa forte réserve sur certaines conséquences, morales et sociales, de l'humanisme classique, vient non d'une hostilité de principe mais d'une constatation de fait et qu'elle est applicable à la seule clientèle du pensionnat de Saint-Laurent. Sur un terrain ainsi réduit, je me mettrais vite d'accord avec lui mais je garde l'impression — qu'il m'en excuse! — que l'habitude d'un « humanisme sans latin » détermine à la longue ici, à certains égards, quelque prévention, à mon sens injustifiée, à l'endroit d'un Humanisme classique considéré en soi et, si j'ose dire, *ad usum infidelium*.

très développée dans la région depuis la grande guerre (il y a 85 industriels autour de Cholet), les bons contremaîtres qu'elle réclame. Ces petites industries, groupant quarante à cinquante ouvriers au plus, sont du type familial. Un rôle social des plus intéressants peut y être joué et c'est là, outre les considérations d'ordre purement professionnel, ce qui a décidé la direction du pensionnat à cette fondation nouvelle.

Nous sommes ici dans une maison d'éducation *institutionnellement chrétienne*. S'il en était autrement, Saint-Gabriel perdrait tout son sens. La conception chrétienne de l'homme et de la vie sature les études, les récréations, les promenades, les fêtes, les plus humbles détails de la vie du collège. bref, *informe* tout, au sens thomiste du mot. Comme dans l'ensemble des pensionnats chrétiens, l'assistance quotidienne à la messe, la confession mensuelle sont de règle. La dose des exercices de piété y est plus considérable qu'ailleurs. Si l'on vient du dehors, on serait tenté de la trouver excessive et elle le serait assurément en telles autres régions, mais ici elle est bien portée. L'enfant y est entraîné par l'intensive pratique religieuse des paroisses de la Vendée militaire et par une certaine patience naturelle qui est dans la race. J'ai vu à l'église de Saint-Laurent des offices se poursuivre couramment deux heures d'affilée sans que craque une chaise, sans que la masse des assistants, à genoux, assis ou debout, se départe de son immobilité. Aussi, prière du matin, méditation, messe, prière avant et après les classes, prière de l'heure — chaque heure étant ponctuée d'un *Ave* collectif — retraites au commencement et à la fin de l'année, ne lassent-ils pas l'enfant, non plus que les cinq heures d'enseignement religieux hebdomadaire. Il est des recollections trimestrielles *facultatives*: les trois quarts des élèves y prennent part avec les professeurs. L'ambiance joue ici son rôle: c'est le climat de la maison; on le respire tout naturellement; le contact constant avec des religieux, des prêtres dispose aussi les jeunes âmes à se concentrer dans la prière.

Mais prenons garde qu'il n'y a pas ici l'ombre de formalisme. Chez les élèves comme chez les professeurs, *mutatis mutandis*, la foi est profonde, ardente, trouve partout, dans la terre natale, des sucres nourriciers et des états puissants. Ces âmes d'enfants sont, dans l'ensemble, d'une fraîcheur, d'une pureté ravissantes, et la piété n'y est pas routinière et mécanique, mais fervente. Certes, l'antique serpent est toujours là, qui sait bien s'insinuer jusque sous les fleurs des cérémonies religieuses ; seulement les éducateurs y veillent de près. Sur la pureté par exemple, ils ne transigent pas. Les éducateurs sont aidés là-dessus par la traditionnelle délicatesse de la conscience chrétienne dans les foyers vendéens ; l'enfant s'alarme vite du trouble qui naît en lui, et la confiance profonde qu'il voue aux Frères et aux aumôniers le fera s'en ouvrir sans tarder. Pour remédier aux désordres des sens, les Frères de Saint-Gabriel ne recourent jamais à la manière tatillonne et inquisiteuriale dont ils ont horreur. Ils créent plutôt le climat contraire, ils intensifient le caractère collectif de la vie qui oblige l'individu à refréner continuellement son tempérament et son caractère, à dissoudre ses rêves dans une action virile et constante. A cette santé morale contribuent puissamment les vastes espaces vivifiants du parc et de la campagne immédiate, les longues randonnées pédestres des jeudis et des premiers mardis du mois. Il y a, dans la pédagogie de Saint-Gabriel, une politique du grand air.

Une des forces religieuses du pensionnat était, jusque vers 1930, comme chez les Jésuites, les congrégations d'élèves. Les mouvements spécialisés de l'action catholique — ici la J.E.C. et la J.O.C. — les ont remplacées. Il serait vain de dissimuler le regret qu'a causé leur disparition. Comment, par exemple, cette cité de mille âmes, centrée sur la Vierge Marie, sa patronne insigne et très aimée, n'éprouverait-elle pas douloureusement le vide qu'a laissé, en se dissolvant, la congrégation mariale qui était la fine fleur de la piété gabriélite et avait fondé la dévotion à Montfort, apôtre de la Mère de

Dieu ? Aussi a-t-elle été reconstituée, à la demande instante de plusieurs grands élèves, le 25 mars 1946. Les Frères, toujours soucieux d'articuler leur action apostolique sur les grandes directives de l'Eglise, n'en ont pas moins provoqué les élèves à former, ceux de l'école professionnelle, des groupements de J.O.C., ceux des autres programmes, des groupements de J.E.C. et les plus petits un rassemblement de Croisés. Ils leur ont laissé pour cela pleine initiative et constatent que celle-ci se traduit, avec le temps, par un travail en profondeur fécond. C'est là, en somme, pour cette jeunesse, une préparation à l'action catholique qui l'attend, et aussi, je pense, un ferment propre à galvaniser plus tard la masse vendéenne, religieuse sans doute, mais peut-être trop passive, trop confiante dans l'immutabilité de ses traditions.

Le rôle des aumôniers de Saint-Gabriel est exclusivement d'ordre sacerdotal. La direction spirituelle, la confession, la prédication, l'instruction religieuse, tel est leur domaine, nettement séparé du reste de la vie du collège. On l'a voulu ainsi en raison de la très haute conception que l'on se fait, au pensionnat, de leur caractère sacerdotal et de leur ministère, que l'on ne veut pas livrer à la familiarité de la vie ordinaire. D'où un respect du prêtre dont on trouverait difficilement l'équivalent dans les autres collèges. Et voilà qui est bien de la « Vendée militaire » où le prêtre est vénéré pour ce qu'il est en effet : le ministre de Dieu. En cela encore, le pensionnat Saint-Gabriel est un décalque de la tradition chrétienne de la région. On y voit dans l'aumônier non M. l'abbé Un Tel, mais le Prêtre. C'est ce qu'exprimait, en une heureuse formule, un ancien du collège : « A Saint-Gabriel, on ne change pas d'aumônier, c'est seulement l'aumônier qui change de nom. » A ce rayonnement proprement sacerdotal, s'ajoute généralement celui d'une âme chaleureuse et d'un caractère sympathique, car l'aumônier est soigneusement choisi parmi les jeunes prêtres les plus appréciés du diocèse. Consulté par la direction en tout ce qui con-

cerne la vie religieuse collective, informé des qualités et des défauts de l'enfant par la famille ou le curé qui le lui amène à la rentrée, son influence est éminente, son rôle capital dans la formation spirituelle des pensionnaires, qu'il s'agisse des mille petits cas suscités par la vie de collège, ou des problèmes plus graves posés par l'orientation de la vie, par la vocation parfois. Toujours à la disposition des élèves pendant les récréations ou les temps libres, il en voit plus de la moitié venir à lui chaque semaine. Les aumôniers, au nombre de trois — qui sont toujours sur la brèche — vivent en communauté, à l'intérieur du pensionnat, sous la présidence d'un supérieur. Entre eux et les Frères, c'est plus qu'une parfaite entente ; une collaboration active pour le plus grand bien de l'enfant.

Saint-Gabriel réalise, sans que la discipline ait à en souffrir, bien au contraire, la formule d'une vie intense, épanouie, où l'esprit, le cœur, l'âme trouvent pleine satisfaction. Son grand secret est de ne pas partir d'un formulaire rigide ; les méthodes d'enseignement s'adaptent avec souplesse aux désirs des familles et aux besoins de la région ; ils ne tiennent pas seulement compte des examens mais de l'avenir de l'enfant ; et, pour ce, on n'hésite pas à amalgamer les programmes, à les compléter, s'il le faut, par des données qui vont au delà de l'examen ou de la classe. L'absence de toute théorie préalable, de toute routine, le primat du principe apostolique ont rendu possible ce fait saisissant, unique, je crois bien, et riche de conséquences heureuses : le maître vivant avec l'enfant, partageant toute sa vie. Etant toujours avec ses élèves, il peut s'adapter à leurs possibilités, user de son temps de classe à volonté, situer leçons et devoirs aux moments qu'il juge les plus propices. Les enfants, il les connaît à fond, étant souvent leur confident, toujours leur grand ami, il sait les petites faiblesses, les lacunes, les ressources de chacun ; dès lors, il leur parle en classe la langue qu'ils comprennent, il sait ce qui les frappera, retiendra leur attention, les fera réfléchir. Cette intimité du maître

avec les élèves entraîne l'esprit de famille, et par suite, la docilité et la confiance, et aussi l'intérêt porté au travail, tel en vérité que, si quelque menu désordre vient à déranger une classe, les enfants sont les premiers à s'en plaindre. Discipline et enseignement en sont du coup simplifiés¹. Le succès de Saint-Gabriel aux examens² dépend pour une bonne part de cet état d'esprit qui bonifie singulièrement le rendement de l'enseignement.

En bref, on ne brutalise pas la vie pour la faire rentrer dans une formule. Les formules naissent de la vie elle-même, appréhendée par l'intuition, serrée de près par l'observation, utilisée par l'expérience. Et ces formules elles-mêmes sont, à l'usage, contrôlées sur la vie, sur la mise en œuvre, sur la psychologie de l'enfant. Cela n'implique aucune anarchie, ni même aucune dispersion, parce que la tradition orale, règle en action, qui s'est formée par l'expérience de plusieurs générations de professeurs, est très solide et très respectée. Et puis, la loi de l'équipe joue parmi les professeurs comme parmi les élèves. Dans cette grande famille, les jeunes Frères écoutent les anciens, les regardent faire ; des conférences pédagogiques les rassemblent sur un thème précis. Un même esprit est familier à tous les maîtres puisqu'ils sont tous ou des Frères ou d'anciens élèves. D'où cette impression, si forte, à la fois de continuité et de renouvellement, qui est précisément l'image de la vie.

Tout cela cependant n'est rendu possible que par un dévouement porté au comble ; on ne s'en peut faire une idée que si l'on en a été comme moi, le témoin quotidien pendant longtemps. Cette fusion de la vie

1. L'influence du maître s'augmente encore de ce que, jusqu'en troisième, il n'est que deux professeurs par classe, un pour les lettres, un pour les sciences. Plus nombreux, les influences des professeurs se heurtent souvent.

2. Un exemple récent : en 1944, sur quarante et un candidats au brevet, quarante et un furent reçus dès la première session.

du maître avec celle de l'élève demande au maître une abnégation qui, très mortifiante pour l'esprit, ne l'est pas moins pour le corps. L'usure nerveuse qui en résulte est telle qu'elle n'est guère praticable pour des hommes qui ont passé quarante ou cinquante ans. C'est en quoi surtout resplendit la beauté spirituelle de l'Institution. A sa base, et l'animant toute d'une flamme inapaisable, il y a un grand amour.

III

L'INSTITUT A L'ÉTRANGER. LE CANADA

Les lois persécutrices de 1901-1903 ont jeté une grande partie des Frères de Saint-Gabriel hors de France. Leur esprit missionnaire y trouva son compte. Au reste, les supérieurs généraux n'avaient pas attendu M. Combes pour envisager un apostolat pédagogique lointain. Le Canada, dont je vais parler, en témoigne. Seuls, les besoins des écoles en France freinaient l'élan. L'exil fut l'occasion de satisfaire largement une aspiration ancienne. Il permettait de reconstituer la vie communautaire, impossible en France, et libérait les puissances de conquête spirituelle qui agitaient l'âme de l'Institut.

La Belgique d'abord, terre d'élection pour toutes les congrégations religieuses. Le petit pensionnat, mal dirigé, que prirent en main les Frères à Boechout, en 1903, devint vite un établissement florissant qui groupe aujourd'hui plus de cinq cents élèves mi-internes, mi-externes, au lieu des quinze pensionnaires et des soixante externes d'autrefois, sur le programme des humanités modernes, avec large part donnée aux études commerciales... En 1919, la maison de Liedekerke, qui était, depuis 1913, le noviciat de la province du Nord, devenait un grand pensionnat, rivalisant avec